

La laïcité après Auschwitz

Terry Cochran

Number 235, Winter 2011

Enjeux de la laïcité II : la laïcité au regard du littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62020ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cochran, T. (2011). La laïcité après Auschwitz. *Spirale*, (235), 50–51.

La laïcité après Auschwitz

PAR TERRY COCHRAN

Dans l'esprit contemporain, l'évocation de la laïcité est de rigueur pour les individus ayant des prétentions ou des aspirations intellectuelles. Dans la bouche de notre époque désacralisée, le vocable « laïque » prend la forme d'un mantra, d'un mot magique pour tenir à distance la religion, pour bannir les maux relevant de la croyance ou de la foi. Depuis le xvii^e siècle, la laïcité est associée à l'État moderne qui, d'une part, lutte pour se séparer des institutions religieuses et, d'autre part, véhicule une conception du monde élaborée en opposition au sacré comme force vitale. C'est-à-dire que le laïque se trouve nécessairement en rapport étroit avec le sacré dont il voudrait prendre la place comme gestionnaire du monde immanent, comme moteur et protagoniste d'une histoire sans intervention divine. Or au cours du xx^e siècle, le laïque a graduellement perdu sa force, refoulé ses origines et oublié les désirs profonds qui l'habitaient. Aujourd'hui, on continue à prononcer le mot laïcité comme s'il avait encore une signification reconnue et reconnaissable. Or l'effondrement du régime de sens désigné par la laïcité a un nom : il s'appelle Auschwitz.

LA FIERTÉ LAÏQUE

Dans « L'intellectuel à Auschwitz' », son essai fondamental sur les réflexions concentrationnaires de Jean Améry, Primo Levi commente explicitement son propre esprit laïque : « [J]e suis... entré au camp en non-croyant, et c'est en non-croyant que j'ai été libéré et que j'ai vécu jusqu'à aujourd'hui; l'expérience du Lager, son épouvantable iniquité m'a même confirmé dans mon laïcisme. Elle m'a empêché, et m'empêche encore, de concevoir une forme quelconque de Providence ou de justice transcendante... » Dans ce passage, la fierté de Levi est palpable : sa constance spirituelle ou même intellectuelle s'exprime dans sa laïcité, son détachement de la transcendance. Malgré les années qui séparent ses expériences dans le camp du moment de son écriture (plus de 40 ans) et la publication de son essai d'aujourd'hui (environ 25 ans), ses mots résonnent encore dans notre monde et dans notre esprit. Ils nous demeurent compréhensibles parce que nous, en tant que laïcs, sommes issus des mêmes conditions historiques et spirituelles qu'Améry attribue à lui-même. Notre laïcité, comme celle de Levi, se définit par *via negativa*, par la non-croyance et le refus d'une suggestion, aussi infime qu'elle soit, de la

transcendance. Au moment contemporain, les formes particulières du laïque, vidé de sa puissance comme point d'ancrage pour une vision du monde intégrale, reposent sur un lien impossible à la croyance.

En se concentrant sur le rôle et le sentiment d'être un intellectuel à Auschwitz, Levi, ainsi que toute la tradition qui est tributaire de son argument, évite les questions fondamentales du désespoir et de la souffrance d'Améry. Plus philosophique et analytique que Levi, Améry veut saisir les mutations de l'économie de la pensée dans les camps ainsi que l'essence de son expérience vécue. Son orientation spirituelle joue un rôle important dans cet essai et son langage comme ses observations fournissent les paramètres que Levi va reprendre dans son propre récit de soi ; avant Levi, Améry décrit sa version du laïque : « *quand je suis entré dans les prisons et dans les camps de concentration j'étais agnostique, et quand je quittai l'enfer, le 15 avril 1945, libéré des Anglais à Bergen-Belsen, j'étais toujours agnostique.* » Ses croyances — si je peux me permettre ce mot dans ce contexte — étaient justement d'ordre laïque ; il se voyait plutôt comme un *intellectuel humaniste et sceptique* qui avait ses dieux domestiques, ses *lares littéraires, philosophiques et artistiques*. C'est donc Améry lui-même qui fait le lien entre la sphère laïque et l'intellectuel, le cleric d'un ordre spirituel non sacré qui rivalise avec les institutions religieuses pour diriger l'âme terrestre.

LA TRANSCENDANCE DE L'INTELLECTUEL

Autrement dit, malgré toutes les qualités qu'on attribue habituellement à la laïcité, celle-ci possède une vision transcendante qui lui est propre. À Auschwitz, c'est la mise en question de cette transcendance laïque qui constitue le noyau du drame existentiel dépeint dans l'essai d'Améry : dans les camps d'extermination, « *l'esprit perdait d'un coup sa qualité fondamentale : la transcendance* ». La laïcité, ce domaine d'abstraction, de praxis et de désir historique, s'écroule : « *[L]es énoncés philosophiques avaient perdu leur transcendance. La beauté, ce n'était qu'une illusion. La connaissance s'avérait n'être qu'un jeu conceptuel.* » Le tissu psychique, spirituel, de la laïcité est très mince et léger ; la déchirure d'Auschwitz l'a abîmé irrémédiablement. Or cette laïcité en lambeaux persiste aujourd'hui, comme le montrent les divers numéros spéciaux des revues, les nombreux

colloques sur la question qui semble encore actuelle. Or pour les laïcs éclairés, ceux qui ne se mentent pas, cet espace laïque n'a pas les mêmes prétentions qu'au XIX^e siècle.

Après Auschwitz, l'esprit laïque a rendu l'âme, le savoir humaniste devenant simplement un discours ludique sans impact significatif sur le cours de l'histoire et sur l'approfondissement de l'existence. En bon philosophe, fidèle à sa formation, Améry ne se limite pas à la réflexion sur le domaine concret et empirique, sur son impuissance en tant qu'intellectuel, mais se penche aussi sur les autres régimes de sens présents dans les camps. La visée transcendante des détenus ayant une foi soit religieuse soit politique était plus résistante, inébranlable. Étonnamment, en réfléchissant de manière rigoureuse et sans préjugé, Améry voit l'engagement politique du même œil que la religion ; malgré leurs différences, le religieux et l'idéologue projettent une conception du monde semblable : « leur foi et leur idéologie leur offraient un point fixe dans le monde. » C'est-à-dire qu'en attribuant au monde un sens souterrain, plus grand que l'individu et son expérience du réel, la personne, la croyance et l'action se justifient, ont lieu à la lumière du sens à venir, toujours au bord de son dévoilement. Cette vision n'a pas été affectée par la catastrophe d'Auschwitz. « L'homme croyant au sens le plus large du terme, que la foi qui l'anime soit métaphysique ou fondée sur une immanence, se dépasse lui-même... Il fait partie d'un continuum spirituel que rien n'interrompt, même à Auschwitz. » lorsque le sens de l'existence, de l'histoire en train de se faire, entretient un lien avec nous, tout en étant ailleurs, il est possible d'affronter le pire des supplices parce que nous faisons partie d'un désir spirituel qui nous transcende.

LE SENS ULTIME EN ÉCLATS

Pour le laïc, par contre, Auschwitz dévoilait pour toujours la fausse transcendance de la laïcité. En refusant un sens outre le ronronnement du présent, le laïc, l'intellectuel acceptait par définition un pacte avec le pouvoir en place, le *statu quo*, l'état des choses dominant, un accord qui se révélait impossible dans l'économie politique et intellectuelle des camps. *L'intellectuel a toujours été complètement dépendant du pouvoir*. Les intellectuels juifs de culture et de langue allemandes étaient trahis par l'État qui auparavant incarnait et dirigeait le projet laïque. Rongé par cette trahison du pouvoir et par l'amertume qu'elle produit en lui, Améry a vécu cette prise de conscience comme une *démystification*, douloureuse peut-être, mais nécessaire. Loin d'être un événement circonscrit dans l'histoire, le projet étatique d'extermination signalait une rupture universelle dans le continuum spatiotemporel de l'esprit laïque. « Cette reconnaissance a mis un terme à pas mal de présomptions et autres suffisances métaphysiques, mais en même temps aussi à beaucoup de joies spirituelles naïves et à un certain sens fictif de la vie. » Auschwitz a balayé le sens illusoire qui sous-tendait la pensée laïque, y compris « les coordonnées de ses systèmes de référence traditionnels. » Les traditions auxquelles Améry fait allusion appartiennent aux sciences humaines ou aux savoirs de l'esprit (aux

Geisteswissenschaften), le patrimoine intellectuel et esthétique qui témoigne des efforts de l'esprit humain de s'imposer dans le monde, d'y laisser sa marque. Dans cette époque dite planétaire, en dehors de la religion, de la quête du sacré ou de l'engagement politique, toujours provisoire, il n'y a pas de point fixe qui donne à l'existence une signification transcendante et canalise les actions dans l'ici et maintenant. Dans le contexte actuel, les références au laïque circulent dans les réseaux du savoir et attestent la recherche frénétique d'un lieu symbolique où déposer le sens.

Le monde du savoir s'est toujours méfié de la foi associée aux institutions religieuses, mais cette foi se base sur la certitude que la vie terrestre a un sens. C'est cette certitude qui manque au savoir laïque qui voudrait pouvoir répondre aux grandes questions de notre existence, expliquer pourquoi nous sommes là, quel est le but de notre espèce et de la nature nous entourant. Incapable d'établir une réponse à ces questions avec certitude, il emprunte les modalités de son adversaire, la croyance religieuse, y compris des récits mythiques qui la fondent. La théorie du big bang traduit l'essence de la genèse biblique ; en supprimant l'agent divin, elle exprime en termes plus neutres, présumés scientifiques, l'idée d'un acte spontané de création qui met l'univers en mouvement. De manière encore moins oblique, les traditions humanistes, où la littérature occupe une place privilégiée, proclament leur laïcité et ressemblent plus à une théologie de l'histoire qu'à une pensée séculière. Les œuvres des diverses traditions littéraires constituent leurs ensembles en s'inspirant du modèle des textes sacrés. Elles forment des canons et se soumettent aux interprètes légitimes, des prêtres littéraires qui, au lieu du salut, cherchent la permanence d'emploi au sein de leurs institutions universitaires respectives. Bien que le laïque se veuille un sacré sans sacrement, l'économie de sa pensée, de sa circulation et de sa transmission est calquée sur celle des institutions religieuses.

Or dans le sillage de la mise à mort concentrationnaire, le laïque n'est pas sacré et n'ouvre pas la voie à la transcendance. Après Auschwitz, le sens en attente de sa colonisation symbolique n'est ni caché ni trouvable ; il s'est simplement désintégré. En tant que l'autre face de la médaille religieuse, le laïque nomme le discours qui raconte le désir de son retour éventuel. Pourtant, une véritable pensée laïque qui se détacherait de la fiction du sens ultime se trouverait sur un autre plan de l'esprit. Une laïcité profonde, qui cesserait de se définir en opposition au sacré, à la religion, serait obligée de s'engager dans le réel, d'accueillir son manque de sens transcendant dans toute sa splendeur. ⊥

1. Primo Levi, « L'intellectuel à Auschwitz », *Les naufragés et les rescapés*, tr. André Maugé, Gallimard, 1989.
2. Jean Améry, « Aux frontières de l'esprit », *Par-delà crime et châtement*, tr. Françoise Wuilmart, Actes Sud, 1995.